



Nombre de document(s) : 1  
Date de création : 4 janvier 2010  
Créé par : Université-Laval

## table des matières

Jean Echenoz, Arctique de Paris. Deux ans après "Un An", juste retour d'Echenoz avec "Je m'en vais". Jean Echenoz, Je m'en vais, Minuit, 256 pp., 95 F. (1)  
Libération - 16 septembre 1999..... 2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*



Libération

LIVRES, jeudi, 16 septembre 1999, p. 1-2

## Jean Echenoz, Arctique de Paris. Deux ans après "Un An", juste retour d'Echenoz avec "Je m'en vais". Jean Echenoz, Je m'en vais, Minuit, 256 pp., 95 F. (1)

### HARANG Jean-Baptiste

*Un nouveau livre de Jean Echenoz est un peu comme un cadeau, on est heureux, heureux qu'il ait pensé à nous, on s'attarde sur l'emballage, et, pour tout dire, on a peur d'être déçu. Non pas qu'on manque de confiance en lui, au contraire, mais en prenant le livre en main, on se rappelle la fragilité de sa littérature, cette littérature de la fragilité, de la modestie, de la drôlerie, tirée sur un fil tendu où le moindre faux pas vous jette dans un vide sans écho. On lit les quatre lignes écrites derrière: "Ce n'est pas tout de quitter sa femme, encore faut-il aller plus loin. Félix Ferrer part donc faire un tour au pôle Nord où l'attend, depuis un demi-siècle, un trésor enfoui dans la banquise." C'est tout un art d'écrire derrière les livres.*

*On le retourne, on le regarde en face, Je m'en vais, dit le titre. On va le lire, le livre aussi commence ainsi: "Je m'en vais, dit Ferrer, je te quitte. Je te laisse tout mais je pars." Quatre fois "je" pour deux petites phrases. Ce "je"ci, on le connaît, c'est Ferrer, Félix Ferrer. On pourrait presque dire qu'on le reconnaît si on avait bien lu le précédent livre de Jean Echenoz, Un an, mais là, c'était Victoire qui partait, Félix, on le laissait pour mort. Ça n'a rien à voir. On tourne la page. Page 9: "Il parvint au sixième étage moins essoufflé que j'aurais cru", c'est Ferrer qui*

*parvient au sixième étage, il va frapper deux coups légers sur la photo d'un ex-matador qu'on a punaisée sur la porte. Ce n'est donc pas lui le "je" qui aurait cru que Ferrer serait tout de même un peu plus essoufflé, surtout que Ferrer, on le verra, côté coeur, ce n'est pas ça. Non, ce "je" est un autre, un narrateur discret qui de temps à autre sort la tête au-dessus du texte, pour respirer un peu, un narrateur ou bien l'auteur lui-même. C'est à ces petits clins d'oeil hors de l'eau qu'on reconnaît à coup sûr un roman d'Echenoz. Des "je", des "nous" (page 62: "Mais nous ne pouvons, dans l'immédiat, développer ce point vu qu'une actualité plus urgente nous mobilise: nous apprenons à l'instant en effet, la disparition tragique de Delahaye"), des "vous" (page 70: "Vous avez le cercueil sur tréteaux, disposé les pieds devant. A la base du cercueil, vous avez une couronne de fleurs à l'ordre de son occupant. Vous avez le prêtre...", il s'agit de vous donner la recette de l'enterrement, puisque, on l'a dit, Delahaye vient de disparaître), ou les deux personnes du pluriel d'un même geste (page 86: "Changeons un instant d'horizon, si vous le voulez bien, en compagnie de l'homme qui répond au nom de Baumgartner") ou bien "tu" (page 102: "Tu parles"), d'autres "nous", des "on", jusqu'au retour excédé du "je" à l'ouverture du chapitre 28:*

*"Personnellement, je commence à en avoir un peu assez, de Baumgartner", page 189. On ne va d'ailleurs pas tarder à lui régler son compte, à Baumgartner, avec son nom de directeur de la Banque de France et son talent de transformiste.*

Jean Echenoz ne nie pas qu'il convoque parfois en renfort les autres personnes de la conjugaison pour écrire à la troisième, il dit: "On change de caméra, il y a plusieurs caméras sur le plateau, on change d'angle, de focale, à chaque fois j'ai l'impression de décaler les choses, de prendre du recul, ce "je" qui intervient de temps en temps depuis la page 9, c'est à la fois le narrateur et l'auteur, c'est-à-dire moi, peut-être un peu plus que pour d'autres, "je", J.E., ce sont mes initiales."

Ces discrètes et fantasques caméras sont donc braquées tour à tour sur notre ami Ferrer, galeriste nonchalant et désabusé, elles le suivent au plus près un chapitre sur deux ce qui lui laisse largement le loisir de partir pour le pôle Nord, tandis qu'aux autres chapitres alternés, six mois plus tard, et sans qu'on perde le fil, le même Ferrer se démêle avec ses difficultés financières, sexuelles et existentielles, et se sort avec de belles cicatrices et une magnifique visiteuse d'hôpital d'un infarctus carabiné. Les deux lieux et les deux temps du récit finiront bien par se rejoindre, l'été

suivant dans un Issy-les-Moulineaux de demi-deuil, un personnage double n'en fera plus qu'un, et les crimes trouveront leur coupable.

Entre-temps nous aurons appris qu'il pousse des cèpes occasionnels en arctique, que tout est bon dans le phoque, "c'est un peu l'équivalent polaire du porc: sa chair se grille, se poche, se mijote, son sang au goût de blanc d'oeuf donne un boudin correct, sa graisse permet de s'éclairer et de se chauffer, on fait de sa peau d'excellentes toiles de tentes, ses os donnent des aiguilles et ses tendons du fil, on fabrique même avec ses intestins de jolis voilages pour la maison. Quant à son âme, une fois l'animal mort, elle demeure dans la pointe du harpon" (page 66), de passage dans la région, on peut le

préparer avec des cèpes. Les ours sont gauchers. On apprend donc beaucoup de choses, comment réussir un enterrement, que "promiscue" n'a pas de masculin, où trouver les pôles sur un planisphère tant ils sont rétifs à l'espace plat, que là-bas, "les journées sont interminables, les distractions sont nulles, il y fait un temps de chien", et qu'à bien y réfléchir, c'est partout pareil.

Ainsi, une fois de plus, Jean Echenoz a réussi son affaire, à faire sourire avec de la tristesse, à faire aimer avec de l'amertume, à faire rêver avec des contingences. Et, lorsque tout est fini, que le coeur de Ferrer a lâché, qu'il n'y a plus de place que pour la nuit ou le blanc de la page, le texte se poursuit "ce n'était pas le noir qui envahissait l'écran comme un

téléviseur qu'on ferme, non, son champ visuel continua de fonctionner comme enregistre encore une caméra versée par terre après la mort subite de son opérateur, et qui filme en plan fixe ce qui lui tombe sous l'objectif: un angle de mur et de parquet, une plinthe mal cadrée, un élément de tuyauterie, une bavure de colle à l'orée de la moquette", cette caméra désabusée se réfugie dans les détails lorsque l'essentiel est indicible ou aveuglé, elle sait se mettre hors du jeu, et près du je, du je j-e, comme Jean Echenoz.

(1) L'équipée malaise paraît simultanément dans la trop rare collection "Minuit Double", 256 pp., 43 F.

© 1999 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

**PUBLI-C** news-19990916-LI-158387 - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)